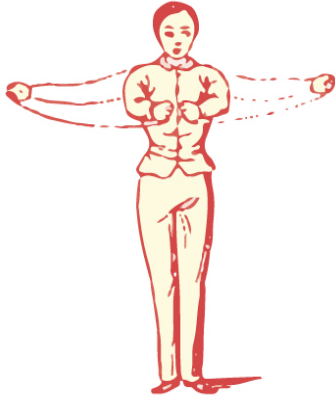


Accompli / inachevé

Nicole Borie



Lorsque Raymond Queneau écrit dans *Le dimanche de la vie* : « Le temps qui passe, lui, n'est ni beau ni laid, [il est] toujours pareil », il fait du temps une sorte de personnage de son roman qu'il cherche à qualifier, voire à attraper. « Peut-être quelques fois pleut-il des secondes, ou bien le soleil de quatre heures retient-il quelques minutes comme des chevaux cabrés. Le passé ne conserve peut-être pas toujours la belle ordonnance que donnent au présent les horloges, et l'avenir accourt peut-être en pagaye, chaque moment se bousculant pour se faire, le premier, débiter en tranches. Et peut-être y a-t-il du charme ou de

l'horreur, de la grâce ou de l'abjection, dans les mouvements convulsifs de ce qui va être et de ce qui a été. ¹ »

Loin de cette version occidentale, je vous propose une toute autre approche.

Cette année, nous avons exploré la temporalité dans la clinique. Nous avons pu nous représenter combien le temps est une expérience ouvrant sur des modalités aussi diverses que la dialectique, le discours, les modes de jouissance dans leur diversité. Procrastination, mélancolie ou passage à l'acte ont chacun leur tempo. La dernière fois, Jacques Borie parlait à ce sujet de « hâte » et de « temps effréné ». Dans le prolongement de ces diverses manières d'approcher la notion du temps, je vous propose d'ajouter encore une autre distinction. D'abord, un impromptu, lu il y a plus de trente ans dans un *Nouvel âne* dont je n'ai pas retrouvé la référence. Jacques Lacan est en compagnie de François Cheng dans l'atelier d'un peintre – j'ignore lequel. L'anecdote est rapportée par l'écrivain : Lacan saisit un tableau dans l'atelier, il le veut. Le peintre hésite, il ne lui paraît pas achevé. Lacan lui répond qu'il est peut-être inachevé, mais qu'il est accompli. Cette formule fait évidemment écho au travail de F. Cheng.

F. Cheng est un écrivain érudit de peinture chinoise sur laquelle il a beaucoup écrit. Il ne cesse d'explorer la place du vide et de sa valeur dans un tableau. Il évoque les multiples débats sur le trait unique ou discontinu. Il recueille l'art de traiter de l'infini entre représentation et vide. La question du souffle traverse tous ses écrits et le fait travailler longuement sur la manière dont le corps est impliqué dans la peinture. Cette dimension est nécessaire pour comprendre celle dont je vais parler.

Comment ce souffle perdure-t-il dans la peinture classique chinoise ?

Je cite un passage du livre *Souffle-Esprit* de F. Cheng :

« En peinture, on doit éviter le souci d'accomplir un travail trop appliqué et trop fini dans le dessin des formes et la notation des couleurs, comme de trop étaler sa technique, la privant ainsi de secret et d'aura. C'est pourquoi il ne faut pas craindre l'inachevé, mais bien plutôt déplorer le trop-achevé. Du moment que l'on sait qu'une chose est achevée, quel besoin y a-t-il de l'achever ? Car l'inachevé ne signifie pas forcément l'inaccompli ; le défaut de l'inaccompli réside justement dans le fait de ne pas reconnaître une chose suffisamment achevée. ² »

¹ Queneau R., *Le dimanche de la vie*, Paris, Gallimard, 1973, p. 178.

² Cf. Cheng F., *Souffle-Esprit : textes théoriques chinois sur l'art pictural*, Paris, Seuil, 2006.

Étrangement, j'avais le souvenir de cette citation et je ne la retrouvais pas. Finalement cette citation est souvent reprise, en particulier dans *Souffle-Esprit* où elle figure deux fois³. Cette citation n'est pas de F. Cheng mais d'un peintre classique chinois, Chang Yen-Yuan, qui a écrit un traité sur la peinture vers la fin du VIII^e siècle, dont voici un extrait :

« Lorsqu'on dessine une chute (ou une source) il convient que les traits soient interrompus sans que le soit le Souffle ; que les formes soient discontinues, sans que le soit l'Esprit. Tel un dragon divin au milieu des nuages : sa tête et sa queue ne semblent pas reliées, mais son être est animé d'un seul souffle. ⁴ »

Ainsi, une œuvre peut être accomplie et inachevée. Chacun a ressenti cette émotion particulière devant une œuvre inachevée, qu'elle soit musicale ou picturale. Je me souviens encore de la mienne devant les esclaves de Michelangelo s'arrachant de la pierre continuellement.

F. Cheng évoque le temps particulier d'une œuvre chinoise, très classique et très codée, qui se roule sur elle-même : « Enroulée, la peinture devient l'univers fermé sur soi. La dérouler, c'est créer chaque fois [pour le spectateur qui participe] le miracle de dérouler le Temps ». Rappelons qu'en Chine le déroulement et la contemplation d'un chef-d'œuvre constituent un rituel presque sacré⁵. F. Cheng écrit un petit article « Le temps dans la peinture chinoise ⁶ » qui date de 1982, à peine un an après la mort de Lacan, et qui suit de quelques années l'impromptu rapporté dans le *Nouvel Âne*. Entre inachevé et accompli, il y a une temporalité subjective que connaît bien la psychanalyse.

Une autre différence entre achevé et accompli

L'*accompli* emporte une satisfaction : dans un moment précis la forme est accomplie et elle satisfait. Cela n'implique pas en effet que la forme soit terminée, achevée. L'*achevé* emporte un temps révolu : la forme appartient au passé dès qu'elle est promue achevée.

L'anecdote entre l'écrivain et Lacan éclaire un point fondamental de l'expérience de la cure psychanalytique. Ce petit épisode pointe que ce qui est accompli ne peut pas se décider par un tout seul. Ici c'est le désir d'un autre qui en décide. Un *parlêtre* tout seul – ce qui est antinomique – ne peut ni savoir, ni décider, qu'une parole ou bien un épisode de sa vie devienne une chose accomplie. Bien qu'il puisse se mortifier longuement de la juger achevée et cela dans une procrastination solitaire.

Bien des idées, des jugements que l'on croyait achevés se révèlent à écrire, à nouveaux frais, en analyse. Dans une cure, il arrive que des événements de parole soient accomplis et pourtant ils resteront inachevés. Mais alors ces dits peuvent s'écrire.

Chacun expérimente dans une analyse qu'un dit puisse s'écrire. C'est notre forme de l'accompli.

Ce qui nous paraît achevé emporte notre croyance, c'est notre rêve d'un temps qui aurait connu sa révolution comme s'en moque R. Queneau. Alors que l'inachevé ouvre sur l'accompli. C'est ce sur quoi porte l'article sur le temps de F. Cheng, et il prône l'inachevé comme forme suprême de l'accomplissement. Mais dans la peinture classique chinoise cette valeur ne s'accorde qu'aux œuvres qui « continuent à se parfaire d'elles-mêmes, dépassent

³ *Ibid.*, p. 25 & 176.

⁴ Cheng F., *Vide et plein : le langage pictural chinois*, Paris, Seuil, 1991, p. 85.

⁵ *Ibid.*, p. 107.

⁶ Cheng F., *Souffle-Esprit : textes théoriques chinois sur l'art pictural*, *op. cit.*, p. 173-182.

leur propre représentation visuelle et se prolongent indéfiniment dans le temps⁷ ». En lisant F. Cheng, on repère une conception du temps qui s'efforce d'apparaître dans la peinture. Dans notre champ, il n'y a de vérité qu'inachevée et pourtant accomplie. C'est à mon sens ce que relève Jacques-Alain Miller lorsqu'il parle du temps chez Lacan dans ses derniers Séminaires. Le 2 mai 2007, il indique que le Séminaire « Le temps de conclure » est « une référence à la logique temporelle développée par Lacan, publiée à la fin de la Seconde guerre mondiale, sous le titre du “temps logique” ». Le temps de la topologie est un temps circulaire, celui « du tournage en rond ». J.-A. Miller ajoute que ce temps-là n'est pas celui de l'absence de temps : « L'absence de temps, c'est l'éternité dont Lacan dit précisément dans *Le moment de conclure* que c'est une chose qu'on rêve⁸ ». Nous rêvons toujours d'un temps achevé. En nous obligeant à un temps logique, Lacan nous fait perdre nos repères d'un temps compté. Il sort du récit et force le passage entre dire et écrire. C'est un peu comme la peinture chinoise qui s'efforce de capter le temps en peignant des formes constantes dont l'art sera de rendre visible leur devenir⁹.

***Ce qui se dit c'est ce qui s'écrit dans ce qui s'entend*¹⁰**

Ça a eu lieu et cela change des pans entiers de la vie psychique. Ces événements de parole réordonnent autrement l'histoire du sujet. Un événement de parole produit une sorte de borne qui fait relief dans un champ qui pouvait être jusque-là sans repère. Pourtant, lorsque cela a eu lieu, l'analysant s'écarte d'une conception finie de son histoire. Il ne peut plus lire son histoire comme une chose achevée. Le petit épisode entre le peintre et Lacan pointe que ce qui est accompli ne peut pas se décider seul. Un *parlêtre* seul ne peut pas prévoir qu'un événement de parole devienne une chose accomplie, mais il peut consentir aux conséquences d'un ça a eu lieu.

C'est aussi ce qu'a réussi à faire Christine Angot dans l'un de ses derniers livres *Un Amour impossible*. Elle écrit l'histoire d'amour de sa mère et l'amour impossible entre une mère et une fille. Pourtant, à la fin de ce livre, elle s'octroie une vingtaine de pages dans lesquelles elle tranche, décide, juge de l'accomplissement de pans entiers de son histoire et elle peut alors produire un écrit qui est un temps analysé de son histoire. En consentant à ce qui ne se représente pas du temps dans l'inconscient, elle écrit les conséquences dont elle se déduit comme sujet en devenir. L'effet est saisissant. Ceux qui l'ont entendue l'an passé lors des Journées de l'École¹¹, seule avec sa détermination, retrouveront son style dans ce passage. Dans ces lignes, elle est là en corps, et l'on sait déjà – bien qu'il ne soit pas annoncé – qu'elle écrira un autre livre pour produire de nouvelles formulations accomplissant une signification par son énonciation.

Car ce qui est accompli, comme le formulait le peintre chinois cité plus haut, rend visible le devenir.

⁷ *Ibid.*, p. 176-177.

⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 2 mai 2007, inédit.

⁹ Cheng F., *Souffle-Esprit : textes théoriques chinois sur l'art pictural*, *op. cit.*, p. 177-179.

¹⁰ Cf. Miller J.-A., « Pièces détachées », *La Cause freudienne*, n°60, juin 2005, p. 154.

¹¹ Intervention de C. Angot, lors des 43^e Journées de l'École de la Cause freudienne, les 16 et 17 novembre 2013, sur le thème : Les traumatismes dans la cure analytique. Bonnes et mauvaises rencontres avec le réel.